

moi un trente sous de suite où je te fais péter ma main sur tes bobinoes.

—Pas d'affaires! Bénoni! j'ai mon lavage à faire et si tu ne fiches pas ton camp tout de suite j'appelle la bourgeoise.

—Je m'en moque de ta bourgeoise. Ho, là! Ursule, sus ton argent ou bien t'attraperas une gnôle dont tu te souviendras pendant quelque temps.

Ursule se replia le corps au-dessus de sa cuve et recommença à frotter son linge sur la planche.

Bénoni saisit son amant par son waterfall et la renversa.

Bénoni était en train de donner une tripotée à Ursule lorsque la comtesse parut dans l'entrebaillement de la porte de cuisine.

La présence de la bourgeoise eut pour effet d'assommer Bénoni.

Madame n'ent qu'à dire quelques mots pour rétablir l'ordre dans sa maison.

D'un geste majestueux elle montra la porte au tapageur qui s'empressa de décamper.

Carraquette après une heure de conversation avec la comtesse la décida à partir le lendemain matin pour Montréal.

Le train de sept heures ramena dans Montréal la comtesse de Bouetoucho, Ursule, Carraquette et Bénoni, ce dernier s'étant fait payer son passage par Ursule.

Carraquette rendu à son hôtel devint jongleur.

La police n'avait pas mis la main sur le voleur du trésor de Bouetoucho. Partant il lui était impossible de payer la rente à la comtesse.

Celle-ci pour échapper à la misère loua un magasin sur la rue Craig et ouvrit un débit de tabac, de cigares et de ginger-ale.

En arrière du magasin dans son salon particulier elle vendait de la boisson sans licence.

Les habitués de son café étaient Carraquette et Benoui.

Ursule servait la Bar et par son minois agaçant elle faisait venir l'eau au moulin.

Cléophas de son côté menait la vie à grandes guides, semant l'or autour de lui.

Il apprit par l'entremise d'une des pratiques de la comtesse que Carraquette le cherchait avec des détectives pour le livrer à la police. Il résolut de se venger.

Un soir, il engagea le père Sans-çaçon pour faire le tour de la montagne.

En revenant en ville il entendit de la musique dans le restaurant de Madame de Bouetoucho. Il entra dans la boutique et rencontra Carraquette et Bénoni.

Naturellement il y eut des coups de donnés. On brisa les carafes, les chaises et une partie de l'ameublement.

La police arriva et toute la maison fut arrêtée.

Traduits devant le recorder les prisonniers furent condamnés chacun à trois mois de prison pour ivresse et tapage. La comtesse fut condamnée pour trois mois de prison pour avoir tenu une maison déréglée.

Le petit Pite, passe ses vacances à St. Thérèse.

Le père Sansçaçon n'a pas été plus heureux que les autres. Il a été trouvé ivre dans sa voiture sur la rue Jacques Cartier, et condamné à un mois de prison.

Ursule a été internée au Bon Pasteur.

Au mois de septembre prochain nous reprendrons nos héros et nous raconterons la suite de leurs aventures.

(Fin de la première partie.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL 31 JUILLET, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Bureau : 25, RUE STE-THÉRÈSE.

En face de l'Hôtel du Canada.

Boite 2144 P. O. Montréal.

L'ECLIPSE.—Grâce au système de protection inauguré par les conservateurs, l'ouvrier paie aujourd'hui 10 centins de plus par livre pour son tabac. On vient de lancer on paquets timbrés sur le marché le fameux tabac *Eclipse*, le tabac pur de la Virginie qui doit être populaire dans la classe des fumeurs.

Le *Vrai Canard* ne fume que l'*Eclipse*.—31 juil.—3m.

Correspondance de Ladebauche.

Londres, 30 1880.

Mon cher *Vrai Canard*.

De grandes raisons m'ont poussé à faire un nouveau voyage dans les vieux pays.

D'abord je voulais voir Gault et sa cour, Johnny et Tilley qui brosent leur chien par là bas au compte du gouvernement.

Ensuite la bourgeoise m'avait fait appeler auprès d'elle pour avoir des nouvelles correctes de son genre et de sa fille.

Comme je te l'ai déjà dit dans mes lettres, Madame Victoire ajoute peu de foi à ce qui paraît dans les gazettes du Canada. Tu vois si elle a raison.

Avant de me rendre chez elle, je me suis arrêté chez M. Gault, qui, m'a-t-on dit, tenait une cour à son compte, une cour dont l'entretien nous coûte £3,000 par année.

Chez Gault j'ai eu la chance de trouver Johnny, Tilley et Caron. Ces messieurs m'ont fait une assez bonne façon. Nos quatre gaillards riaient à ventre déboutonné en lisant les articles du *Courier du Canada* demandant le sirage de Langevin.

Nous nous amusâmes assez bien

ensemble jusqu'au moment où je demandai à Gault ce qu'il faisait à Londres pour gagner ses £3 000 par année. Le gros financier me répondit qu'il était entrain de faire connaître le Canada aux Anglais. En commençant il y a assez bien réussi, car il a offert de l'emploi à 3,000 émigrants anglais sur le chemin de fer Pacifique.

Voilà au moins 3,000 personnes qui apprendront à connaître le Canada. Pendant ce temps là nos compatriotes par milliers prennent tous les ans la route de l'exil. Je t'assure que je ne lui ai pas doré la pilule. Je lui ai dit que le peuple canayen avait assez de comprendre pour ne pas se laisser blaguer par M. Gault pendant son séjour à Londres.

Après avoir parlé politique pendant un couple d'heures avec ces canayens, je suis sorti et je me suis dirigé vers la résidence de la bourgeoise.

Lorsque je suis entré la servante m'a dit que je ne pouvais pas la voir de suite parcequ'elle était en train d'arranger le puzzle de 13 12 14.

J'ai attendu une grosse demi heure avant qu'elle parut dans la petite salle où j'étais assis.

Elle était bien contente de me voir parce qu'elle avait hâte d'avoir des nouvelles de Monsieur et de Madame Dolorme.

La bourgeoise m'a dit en secret que Madame Dolorme revenait en Angleterre prochainement et qu'elle ne retournerait plus chez les canayens qui ont trop de sang sauvage.

Madame Victoire a été très surprise lorsque je lui ai appris que les canayens de Québec avaient réussi à emprunter \$4,000,000 en Franco.

Voyez-vous, madame, lui disais-je, nous autres canayens, nous ne sommes pas encore piqués des vers. Chapleau vise au casque de ce temps-ci. Après avoir emprunté les \$4,000,000, il dit à ses amis :—Vous avez l'argent, arrangez vous pour le paiement. Quant à moi, plus d'affaires. La province de Québec est maintenant une trop petite boutique. Je vais m'associer avec les gros de Bytown. Un de ces jours on m'appellera Sir Adolphe et j'aurai plus de chance que Langevin.

—A propos de Langevin, dites moi donc, monsieur, va-t-il finir de m'achaler en me demandant du sirage. A-t-on jamais vu ! Faut que ça finisse au plus vite. Y a-t-il du changement dans Québec.

—Pas beaucoup. On dit seulement que Mercier acceptera un portefeuille dans le futur ministère Loranger.

—Ah bincho ! il se revire lui itou.

—C'est pas précisément un revirement. Je crois que c'est une conversion. M. Mercier a toujours été un peu conservateur dans le fond. Lorsqu'il est entré dans la politique il était bleu, faut qu'il finisse bleu, parce que ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

Je termine ici, car le reste de notre conversation n'offre rien d'intéressant pour tes lecteurs.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Les papas ne badinent longtemps paraît-il, dans l'Iowa, quand il voient des garçons timides faire l'amour à leurs filles sans oser risquer la question critique. Ils savent la manière de pousser les affaires en amour et n'aiment pas qu'on y lambino. Avec eux il faut cueillir le fruit quand il est mûr. Témoin cette petite scène qui s'est passée tout récemment dans le township de Vermont. Un jeune labourer était depuis des mois très assidu près de la fille d'un fermier, mais il était timide et très modeste et n'avait jamais beaucoup fréquenté le bon sexe, de sorte qu'il ne pouvait réunir assez de courage pour poser la grande question. Au moins vingt fois il s'était rendu chez la jeune fille bien déterminé à connaître son sort ; mais à peine se trouvait-il en présence de la beauté qui possédait son cœur que celui-ci lui battait si fort qu'il en était à demi suffoqué et que son grand courage le désertait complètement, et il s'en allait toujours aussi peu avancé qu'auparavant. Un soir, il avait résolu que, coûte que coûte, il saurait à Mary qu'il aimait et saurait à quoi s'en tenir. Mais malgré tous ses efforts le terrible aveu ne voulut pas sortir de sa gorge. Il y paraissait accroché et il se vit forcé de l'avalor encore et d'abandonner le siège de ses plus chères espérances. Mais à ce moment le père de la fille parut et se planta devant eux.

—Ah ça ! fit-il, il faut que ces bêtises finissent ! Ce n'est pas que ça coûte cher. Le charbon est à bon marché et le bois ne coûte rien, mais ça me fatigue de vous voir roucouler comme un paire de pigeons malades et d'être dérangé dans mon sommeil. Là, finissons-en ! Mary, est ce que tu aimes Henry assez pour l'épouser ?

—Mais papa ! fit la jeune fille, je... je...

—Pas de ça ! Oui ou non, vite et pas de façon. Il faut régler ça.

—Eh bien ! vous savez... si.....

—Oui ou non, parle !

—Eh bien, alors. Oui, là !

Pendant qu'elle se cachait la figure le père se tournait vers Henry et lui parlait de la même façon. S'il n'aimait pas Mary il fallait déguerpir. Il n'y eut pas moyen de s'en tirer autrement que par un oui formel et comme le jeune homme voulait bégayer quelques timides excuses :

—Ta, ta ! tout est réglé à présent fit le père. Vous auriez été encore six mois là, comme deux imbéciles, sans rien dire, et moi, dans cinq minutes j'ai bâclé l'affaire. Je n'ai jamais vu la jeunesse aussi sottée qu'à présent. Eh non, ce n'était pas comme ça quand j'étais jeune. Vous pouvez causer à présent, demain j'irai chercher la licence. Il est temps de commencer à labourer et il n'y a pas de temps à perdre à faire l'amour.

La glace était rompue et les deux amants purent bâtir leurs projets de bonheur. Henry, se sentant tout à l'aise, ne pouvait comprendre comment cet aveu l'avait si longtemps étranglé.

—Tout aurait été fait il y a